

Denys Néron : une poésie de science sûre

François Hébert

Volume 22, numéro 2 (128), mars–avril 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, F. (1980). Compte rendu de [Denys Néron : une poésie de science sûre]. *Liberté*, 22(2), 82–84.

Poésie québécoise

FRANÇOIS HÉBERT

Denys Néron : une poésie de science sûre

Dans les écoles, on m'enseignait que la mathématique est affaire de rigueur et de précision, qu'elle est abstraite, que ses postulats, méthodes, déductions et preuves sont objectifs. Et parallèlement (ici, adverbe euclidien !), on m'enseignait que la poésie est affaire d'âme et d'impressions, qu'elle est concrète, que ses sources, moyens, avancées et réalisations sont subjectifs. Or ce n'est pas vrai ; et des poètes comme Ronsard, comme Nerval et Baudelaire, comme Nelligan, comme Valéry, peuvent être considérés comme des mathématiciens qui dans leur orbe sont des visionnaires et des poètes, pour lesquels la science *n'existe pas encore*. Des exemples ? Tirons-les du siècle précédent : l'Allemand Georg Cantor, le baron Joseph Fourier, Nikolai Ivanovitch Lobatchevski, auteur en 1826 d'une « géométrie imaginaire » ; et celui qui réfuta Euclide : Bernhard Riemann ; et cet Evariste Galois, mort dans un duel à l'âge de 21 ans, auteur de la théorie des groupes, « rédigée follement la nuit précédant sa mort », dont rédige aujourd'hui le testament un nouvel et grand poète, Denys Néron, qui vient de publier *l'Equation sensible* (Hexagone, 1979).

Termes d'une équation sensible, voilà bien ce que sont *poème* et *monde*. En un sens, à première vue, l'un et l'autre sont distincts, opposés et complémentaires, comme contrepoids nécessaires et variables, se mesurant l'un à l'autre, échangeant leurs figures et leurs masses, mais n'arrivant jamais à l'égalité absolue, fluctuant sans cesse comme varient les jeux du chat et de la souris, et leurs travestissements. J'ai dit que poème et monde étaient distincts, et je le pense encore. Mais je pense déjà, en outre, le contraire : que poème et monde se confondent, comme l'énergie n'est pas ailleurs que dans la matière, et que si nous les distinguons, c'est que nous prenons nos désirs pour la réalité, alors que l'erreur inverse serait au moins plus intelligente.

Tout dans le monde réfléchit, depuis le cristal jusqu'au cerveau. Tout dans le monde réfléchit le monde, et le chat qui guette la souris ne vise qu'à surprendre sa propre image diffractée. L'immense château de symétries qu'est le monde ne se dévoile qu'à ceux qui conçoivent que l'oeil et la lumière « sont une même nature » ; sinon, toutes les composantes du monde semblent dissymétriques, absurdes, complexes, tragiques. Comment le dire autrement ? Le monde est un miroir sans tain. Aux yeux purs, les larmes révèlent des étoiles et les poètes font ce qu'ils peuvent, *une fois qu'ils ont vu*, pour que vous voyiez le corail que recèle littéralement la rosée, l'arsenal de halberdards qu'est un nuage, les roches (réelles) qu'il y a dans les têtes dures, pour que vous perceviez le rapport qu'il y a entre la lumière et ses photons, et le serpent et ses ondulations, ses mues, ses peaux multiples, pour que vous remarquiez que l'éclair descend du ciel en titubant comme un ivrogne — et que tout cela *signifie*, AVANT le poème dont c'est la fonction de capter les messages (codés), plutôt que de les fabriquer, les inventer, les interpréter. Quel miroir inventera jamais un visage ?

Je me dis toutes ces choses, m'autorisant du dernier mot du recueil de Néron : « *et maintenant que dis-tu de toi ?* » et me désolant de ne pouvoir mieux parler de ses poèmes, qui parlent d'eux-mêmes, c'est-à-dire chantent, m'excluant d'office dirait-on, ou (mieux) m'enfermant dans leurs brèches.

« *L'évidence au carré* »... L'équation de Néron n'est pas binaire, ne pèse et ne pense pas seulement deux termes (disons plaisamment : le chat et la souris) ; son équation, en cela calquée sur les plus profondes découvertes de la science moderne (elle-même peut-être inspirée de très vieux poèmes), Einstein l'approuverait, je pense, Einstein que Néron doit aimer et connaître (pléonasme !), même s'il ne le nomme nulle part ; son équation comporterait plutôt quatre termes : d'abord les *objets* (il en faut au moins deux), observés, comparés, confrontés ; ensuite les *sujets*, je veux dire l'observateur et le témoin, eux aussi, eux surtout, inclus dans la sphère de l'expérience, ou du poème en l'occurrence. Vulgarisons : si le poème traite des rapports entre chat et souris, il faut bien comprendre que, concurremment, le poète est au lecteur ce que le chat est à la souris, ou la souris au chat... Entre ces quatre acteurs, ou facteurs, à la fois inamovibles et permutable, se noue une intrigue fascinante, au terme de laquelle le Destin (qui sait ?) reconnaîtra ses petits. En tout cas, Denys Néron le veut, le croit, le sait, y tend : avec la passion des romantiques allemands, avec le doigté d'un Mozart, avec le sang-froid d'un espion de l'Absolu ; ici avec l'humilité du vivant, dans la souffrance et la prière ; là avec sa règle à calculer, évaluant les desseins du Père, mesurant les cercles ou (mieux) les spirales du Prédateur suprême, et jugeant, toujours lucide, de l'ampleur de ses blessures (et sublime, prévoyant les conséquences de celles-ci sur l'Aigle qui les lui infligea : juste retour des choses). Et l'éternité n'est plus loin. Lieu des lieux, l'Amour y conduit, nous y appelle.

Beaucoup de poètes sont ingénieux ; Néron a du génie. Les années 80 commencent bien.